

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA.

- Janvier - 28. Argonautes. Février - 1. Olympiens. 5. Falstaffiens. 8. Michars. 11. Obéron. 16. Atlantéens. 18. Chevaliers de Momus. 22. Equipe de Protée. 23. Rex. 23. Equipe de Cemus.

Les marins américains en France.

La longue croisière autour du monde qu'entreprendit, il y a plus d'un an, la flotte américaine va bientôt prendre fin; déjà, nous semble-t-il voir poindre à l'horizon les proues des gros cuirassés et leurs cheminées empennées.

Mort de l'amiral Krantz.

Il y a quelques semaines, le contre-amiral Krantz quittait le croiseur "Jules-Ferry", à bord duquel il avait son pavillon, pour aller se faire soigner à l'hôpital de la marine à Toulon. Les soins dévoués dont il fut entouré ne purent triompher du mal, et l'est éteint prématurément, à peine âgé de cinquante-neuf ans. L'état entré à l'Ecole navale en 1866, et avait rapidement parcouru les premiers grades, naviguant beaucoup et passant pour un officier distingué que son métier captivait. Il avait de lui tenir: son père, parcourant la plus belle des carrières, était arrivé très jeune au sommet de la hiérarchie et, après avoir commandé l'escadre de la Méditerranée et occupé la préfecture maritime de Toulon, était devenu, à deux reprises, ministre de la marine. Mais la faveur ne fut pour rien dans l'avancement de celui qui vient de disparaître. Un instant même, certain politicien qui dirigeait alors la marine, lui fit marquer le pas, plus que de raison, pour ne pas paraître, en le nommant à un grade qu'il méritait, faire acte de favoritisme.

commande le Missouri, l'Ohio, le Louisiana et le Virginia; la Georgia et le Nebraska de la seconde division, sous le commandement du contre-amiral Wainwright, sont partis hier, de Marseille, en destination de Tanger et salueront bientôt le drapeau du nouveau Satah.

Les navires du contre-amiral Sperry, le Connecticut, le Kansas, le Minnesota et le Vermont leveront l'ancre ce matin dans le port de Villefranche; et le Wisconsin, l'Illinois, le Kearsage, et le Kentucky partiront, ce matin aussi, d'Alger.

De toutes les visites que les marins américains ont faites, celle qui leur laissera le plus aimable, le plus durable souvenir, sera celle faite en France, parce qu'ils s'y seront trouvés plus à l'aise; parce que leurs mouvements auront eu le plus de souplesse.

Certes, à certaines heures, ils auront eu à s'amidonner un peu, car si en France on aime la vie simple, on n'y est pas empêché, on y observe aussi les convenances. Dans les cercles officiels, les visiteurs auront porté des gants, mais dans la rue, dans les milieux populaires, ils auront goûté cette aisance, ce laisser-aller qui font le charme de l'existence, charme qui s'accroît de la gaieté gaillarde.

A Nice, M. White, l'ambassadeur américain, a donné au Casino, un superbe banquet à ses compatriotes, banquet auquel étaient conviés nombre de Français de distinction, M. Léon Bourgeois, ancien ministre des affaires étrangères, entr'autres; et on devine les excellents propos qu'ont échangés les festinateurs; ils ont levé leurs verres à M. Fallières et à M. Roosevelt.

Mais si les officiers américains ont emporté de la France l'impression la meilleure, ils y ont laissé aussi un souvenir excellent. La promenade des navires américains sur toutes les mers aura en cela de bon, qu'elle aura permis aux marins d'Onole Sam d'acquiescer une expérience précieuse et de semer des sourires, comme d'en recueillir, même de jaunes, de toutes les lèvres.

vivement ressentie dans la marine, comme elle portera un coup des plus rudes au père chargé d'ans, qui, demain, suivra son cercueil.

MARC LANDRY.

Les Amis de Paul Verlaine.

Le 8 janvier 1896, Paul Verlaine est mort. Treize ans déjà... Ne croyez pas que ce soit la seule réflexion qui nous vienne, écrit un de ses amis, bien qu'il ne s'agisse pas ici de rappeler les histoires de sa vie, ni de fredonner la musique de ses vers. Douze ans déjà! Notre mélancolie est sincère parce qu'elle s'appuie sur notre égoïsme: Paul Verlaine est notre jeunesse.

La rêverie avec le doigt contre la tempe...

Soyons francs. Nous revenons ainsi de l'Odéon, et rue de l'ancienne-Comédie, nous repassons devant le restaurant où était le café Procopé. Alors, nous retrouvons l'émotion de ses dernières soirées, nos premières veilles. Et, après un saut d'années, bêtement, s'impose aussitôt la mort de Bibilla-Puise.

Mieux que nous ne le sentons nous-mêmes, il nous eût expliqué ce rapprochement avec sa grosse voix: —Hé! Verlaine, pourquoi a-t-on nous tant de chagrin en constatant ce soir que tu es mort, il y a douze ans, déjà?

C'est bien la pire peine De ne savoir pourquoi.

Voilà que nous voudrions récrire doucement tout ce que nous savons de lui et qui miraculeusement s'éveille en nous devant un paysage doré et qui s'endort en nous "un soir équivoque d'automne..." On veut échanger les citations, comme on raconte des confidences. Ecoutez, c'est une chose que je veux vous dire entre nous...

Verlaine a si naïvement avoué tout ce qu'il aimait que nous ne songeons à aucune littérature en nous rappelant ce vieil ami commun, si grognon et si tendre. Et ceux d'entre nous qui ne l'ont pas connu ne demandent pas de détails, n'ont pas l'air de n'avoir pu s'asseoir à sa table. Ils se l'imagent à l'hôtel, dans la chambre d'hôtel, au café, avec la foi des disciples d'Emmaüs.

Suis-je né trop tôt ou trop tard?

Sans doute, nous avons nos autres morts, et nous tapons du poing pour affirmer que la perte de Jules Laforgue fut irréparable et qu'on l'oublie pour le piéger plus impunément; mais voilà, nous tapons du poing, nous nous plaignons de l'injustice de sa mort, tandis que, pour Verlaine, nous restons silencieux...

Treize ans déjà. Un soupir. Ah! oui, il ne faut pas rêver: tant de besogne à faire. Allons! l'anniversaire passe. Dimanche matin, nous irons au cimetière des Batignolles. Chaque année, les amis de Paul Verlaine organisent un simple pèlerinage. Ils ne font aucune vaine cérémonie d'apparat. Leur deuil reste intime. Le président du groupe est M. Alfred Vallette, et le fils du poète, M. Georges Verlaine, joint cordialement sa piété filiale à leur pieuse amitié.

Il suffit de descendre l'avenue de Clichy et d'être à onze heures au cimetière, devant la fosse — où il n'y a pas encore un monument. Telle est notre ingratitude! Parce que le comité qui confia à Niederhausen Rodolphe le travail du marbre de Verlaine a, dans les rangs des admirateurs du poète, la dignité discrète du porteur de

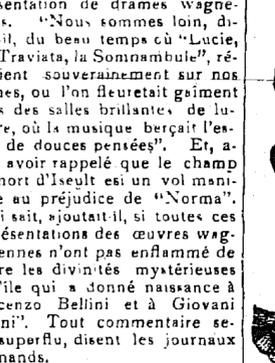
drapeau, nul souscripteur n'apporte la contribution qu'il doit à la chère mémoire d'un artiste. Aux coins de la rue, avec des fanfares et des palmes académiques, on élève une statue à quelque fonctionnaire qui rimait des sonnets. Mais Beccque n'eut le marbre de Rodin qu'au mois de juin de l'année dernière et la tombe de Verlaine est nue comme le cachot d'un prisonnier.

Oh! Lui ne demandait pas de la gloire officielle. Il n'avait besoin que d'amitié. Il nous appartient à tous de glorifier son vivant souvenir.

Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée

Wagner et la Sicile.

Tandis que les géologues disputent sur l'origine des tremblements de terre, les uns parlant d'une rupture de l'écorce, les autres alléguant une force orogénique, un simple journaliste en a trouvé la cause, tout au moins pour le sisme qui vient de désoler la Sicile et cette cause est Richard Wagner. Dans la "Fanfulla della Domenica" du 3 janvier 1909, M. Eugenio Checchi publiait un article intitulé "l'Invasion des Barbares", où il remarquait avec tristesse que la plupart des théâtres d'opéra italien avaient inauguré la présente saison par la représentation de drames wagnériens. "Nous sommes loin, disait-il, du beau temps où "Lucie, La Traviata, la Sonnambule", régnaient souverainement sur nos scènes, où l'on fleurissait gaiement dans des salles brillantes, de lumière, où la musique berçait l'esprit de douces pensées". Et, après avoir rappelé que le champ de mort d'Isleult est un vol manifeste au préjudice de "Norma", "Qui sait, ajoutait-il, si toutes ces représentations des œuvres wagnériennes n'ont pas enflammé de colère les divinités mystérieuses de l'île qui a donné naissance à Vincenzo Bellini et à Giovanni Pacini". Tout commentaire serait superflu, disent les journaux allemands.



Un Livre intéressant.

Notre excellent ami, le Général Albert Estopinal, nous écrit de Washington une lettre des plus affectueuses pour nous apprendre qu'il envoie à l'Abelle un Livre qui vient de paraître dans la Capitale, et qui traite des services rendus aux Américains par leurs alliés français durant la guerre qu'ils firent aux Anglais pour conquérir leur indépendance.

Discours du congressiste Willett.

Washington, 27 janvier.—A la presque unanimité de ses membres la Chambre a voté aujourd'hui un blâme au congressiste Willett et a promis de ne pas insérer son discours au procès-verbal. Dans ce discours, prononcé la semaine dernière, le congressiste Willett attaqua le président qu'il cherchait à placer sous un jour ridicule.

L'épave du "Maine".

Washington, 27 janvier.—Le président Roosevelt a envoyé aujourd'hui un message au Congrès dans lequel il approuve la recommandation faite par le gouverneur Magoon visant à débarrasser la rade de la Havane de l'épave du "Maine".

THEATRES.

TULANE.

Les représentations de "When Knights were Bold" attirent tous les soirs une foule nombreuse au Tulane. La vogue de cette pièce s'explique aisément par le talent de M. Francis Wilson, l'artiste qui en tient le premier rôle. La semaine prochaine "The Man of the Hour".

CRESCENT.

Le théâtre Crescent obtient avec la jolie comédie "Just out of College" un véritable succès. Une foule nombreuse assiste à la matinée d'hier à ce théâtre. Cette pièce sera encore donnée en matinée aujourd'hui à deux heures et samedi.

ORPHEUM.

Il est impossible de dire trop de bien de l'excellent programme présenté cette semaine au public new-orléansais par la direction de l'Orpheum. Tous les numéros sont également bons, ainsi du reste que le cinématographe dont les vues ont été changées récemment.



Arrivée de M. Layolle.

Né Orléansais, non pas à reprendre une œuvre que d'autres n'ont pas su mener à bien, il la reprend mieux armé pour la trouver, voilà tout.

La Nouvelle-Orléans se passe difficilement d'une saison artistique, ses carnavaux sont terribles, leur manque de quelque chose qui vient à l'œil en gâtant jusqu'aux jours gras et qui fait prospérer nombre de grandes et petites industries. Ce n'est pas en quelques lignes tracées hâtivement, que l'on parle comme il convient d'une entreprise aussi importante pour notre ville que celle à laquelle M. Layolle veut bien s'adonner, et ses dépenses parviennent à nous porter à nous proposer une scène française tout une installation nouvelle, nous intéressant vivement par la toute simple raison dont nous avons parlé de ses projets.

M. Layolle s'attelle à une tâche lourde, épineuse, il ne se le dissimule pas, mais n'est-il pas des mieux conditionnés pour la parfaitement accomplir? Il connaît le goût de notre public en matière de musique et de chanteurs; il sait qu'à ce public il faut du nouveau, n'en fait-il plus au monde; il est artiste, et des meilleurs; et c'est un parti honnête homme qui tiendra toutes ses promesses à ceux qui voudront bien, par un abonnement pour la saison, encourager ses efforts.

Il y a plusieurs années que nous sommes privés de l'opéra français; aussi nos déceptions salueront-elles avec bonheur, il faut espérer, la renaissance d'une scène qui nous est chère à tant de titres. Arrachons l'herbe qui a poussé sur le chemin qui mène au théâtre de la rue Bourbon, et, chacun aidant, ne lui permettons pas d'y croître encore.

M. Layolle, nous le répétons, engage une partie qui n'est pas aisée à gagner; mais il a en main les atouts, et c'est au public à jouer dans ses cartes. Il ne se présente pas en quémandeur aux

A la poursuite de Kinchen.

Amité City, 27 janvier.—Le shérif de la paroisse et ses députés recherchent tous activement Garfield Kinchen, l'un des individus impliqués dans l'assassinat de la famille Brealand, mais quoique ses traces aient été signalées en plusieurs endroits il n'a pas encore été possible d'obtenir une information exacte sur le lieu où se cache le criminel. Le shérif Ssal ne désespère cependant pas de parvenir à ses

fin et a donné l'ordre aujourd'hui à ses députés d'explorer certaines localités dans une partie écartée de la paroisse. Kinchen a de nombreux amis qui sans aucun doute feront tout leur possible pour le faire échapper à la justice.

Le Grand Jury a tenu aujourd'hui une séance extraordinaire et l'on s'attend à ce que des accusations soient portées contre tous les individus qui, de près ou de loin, ont été impliqués dans le drame sanglant de vendredi dernier.

Jeune est un geste de compassion qu'il surprit. —Oh oui, vous pouvez avoir pitié de moi, madame. Figurez-vous ma situation: ces deux malheurs m'accablent ensemble; de plus, dans la nuit, ma femme avait essayé de s'empoisonner avec du laudanum. Ma tête se perdait. Je l'aimais, la malheureuse, je l'aimais quand même.

"Aussi, quand vous m'avez forcé de punir davantage l'épouse dans la mère cruellement châtiée.... —"J'ai cru, j'ai espéré.... oui, que pour son enfant, elle reviendrait au bien, qu'elle se repentait, qu'elle ferait peau neuve. Mon pardon, n'est-ce pas, pouvait, devait la toucher.... Et je l'aimais tant.... Donc, j'ai pardonné. Elle m'a juré qu'elle ne verrait plus cet homme, ainsi qu'une amie qui l'avait aidé à se

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LA PRINCESSE NOIRE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUEBITTE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Il se méprisait, il se détestait, et il avait horreur de se sentir à nouveau faible et lâche.

S'il avait du cœur, il avouerait tout à sa femme; elle seule, avec son bon sens grave, sa droiture parfaite, pourrait le retenir sur la pente fatale. Il ne voudrait pas avoir à rougir devant elle, comme il venait de rougir là en secret.

Mais, non, il serait trop malheureux, ensuite. Biequet de perdre cette affection, cette estime qui constituait le peu de force qui lui restait? Non.... Qu'elle ne sût jamais!... La chance pouvait lui revenir, il avait gagné dans les premiers temps, trente mille francs en une nuit; pourqu'il ne retrouverait-il pas la veine?

Et en cas de malheur.... Maurice Le Chare, machinalement, avait ouvert son tiroir, posé la main sur une gaine de cuir gris à garniture de métal. Elle contenait son revolver, un engin de précision à croûte d'ébène, un canon et un barillet d'acier bien chargé de huit longues cartouches de calibre rouge.

Un bruit de voix le fit tressaillir. Il se retourna vivement le tiroir, et la tentation insupportable qui par moments lui venait d'en haut se dissipa.

Cet être homme heureux, aimé, aimant, estimé, à qui la vie souriait, avait songé à cette défaillance sans nom, à cet échappé à soi-même, à ses tentations et à ses remords.

allait annoncer? Qui lui répondrait? Fulgurante, mais atroce minute!

Ce fut Jeanne qui entra rayonnante de beauté, de santé. Elle vit le visage décomposé de son mari, s'élança vers lui: —"Tu souffres, tu as un chagrin? Dis-moi tout!"

—Non, non, et Maatrice se débattait contre lui-même, un accès de fièvre.... Je crois que l'air de Venise, en ce moment, ne me va pas.

—"Si tu veux, nous accepterons l'offre de Morailles et irons passer nos vacances en France. —Mon cher ami! Il faut auparavant te soigner, tu es tout pour moi, Jacques. Que deviendrons nous sans toi?"

—"Oui, oui, balbutia le malheureux mari, ému aux larmes. Gagner du temps, songeait-il, quitter Venise et la table de jeu perdue, et que Jeanne ne sût rien.... jamais!"

beau jardin du Consulat, à admirer les volières pleines d'oiseaux rares et à joner au croquet dans l'allée du fond, le chancelier, Denis Friand, un aimable garçon au gai visage barré de fortes moustaches noires, frappa à la porte du salon où madame Le Chars, assise à un bureau de style ancien, faisait sa correspondance. Il tenait une carte de visite à la main: —"Pardonnez de vous déranger, madame...."

—"Mais non, monsieur Friand. Qu'y a-t-il?"

—"Un Français qui insiste absolument pour être reçu par vous ou par le conseil. Or, comme M. Le Chars est occupé...."

—"Elle prit la carte et lut le nom. Un nom oublié depuis bien des années, mais dont la seule apparition ressuscitait en elle de dramatiques souvenirs. —"Ah! mais mon mari n'est pas libre en ce moment...."

—"Je sais bien; c'est parce que ce monsieur a insisté pour que vous le receviez. —"Eh bien, alors amenez-le. Savez-vous ce qu'il veut? —"Il est très bonhomme. Affaire confidentielle, dit-il. —"Bien, je le réçois. Deux minutes après Friand introduisait un petit vieux monsieur maigre, à la peau collée sur les os, si mince dans son pardessus qu'il semblait qu'un coup de vent pût l'emporter. Le chancelier s'éclipsa. Le

vieux monsieur salua, et d'une voix oppressée d'asthmatique: —"Vous excuserez mon insistance, madame, mais je ne suis pas tout à fait un inconnu pour vous...."

—"M. Mitre. Elle le regardait avec une curiosité apitoyée. Comme il avait changé depuis le jour où ils s'étaient rencontrés avenue Malakoff, et où ils avaient fait l'échange de leurs enfants perdus! —"Il se méprit à son silence, crut qu'elle ne le reconnaissait pas: —"Je suis le père de la petite Madeline, cette enfant que...."

—"Mais je vous remercie très bien, monsieur; prenez la peine de vous asseoir. Et par un instinct délicat, l'entendant tousser faiblement, elle alla fermer derrière lui la fenêtre. Il parut, une fois assis, plus misérable encore, le dos plié, les genoux pointant, les coudes anguleux. Il avait vieilli de vingt ans.

—"J'étais bien à plaindre, murmura-t-il, ce matin où vous m'avez ramené ma fille, et si l'on m'avait dit qu'un jour viendrait où je serais plus à plaindre encore, je ne l'aurais pas cru. —"Puis je quelque chose pour vous? demanda-t-elle avec bonté...."

—"Qu'elle était orpheline, et si je vous dis que je l'avais épousée sans fortune, ce n'est pas pour paraître le lui reprocher; mais avouez, par exemple, que mon bon

droit suffirait et qu'il avait pitié de moi malheureux. —"Peut-être en ce cas, vaut-il mieux que vous lui expliquiez à lui-même!...."

—"Ne refusez pas de m'écouter. J'ai autant besoin de votre protection que de la sienne. Je suis seul, fatigué, le cœur brisé. Vous êtes la seule femme, la seule Française à qui je puisse confier mes chagrins. —"Vous avez devant vous, madame, un homme bien malheureux!"

—"Il ne fallait pas, en effet, regarder longtemps M. Mitre, flottant dans sa redingote ornée d'un petit ruban rouge, dans son pantalon noir rigide, pour deviner la détresse physique et morale de ce quasi vieillard aux rares cheveux blancs. —"Vous ignorez sans doute tout de mon existence? reprit-il; permettez-moi de vous la résumer en peu de mots: —"Chef de bureau pendant de longues années au ministère de l'Instruction publique, j'ai pris ma retraite, il y a trois ans. —"Quand vous êtes venue me rapporter ma petite Made, il y a une dizaine d'années, —oui, dix ans de cela! fit-il avec un soupir. —"J'étais marié à une jeune femme qui.... que j'aimais à la folie. —"Elle était orpheline, et si je vous dis que je l'avais épousée sans fortune, ce n'est pas pour paraître le lui reprocher; mais avouez, par exemple, que mon bon

gerenses de Paris, la toilette, la luxure.... Elle était si jeune et moi déjà d'âge mûr.... forcément plus raisonnable qu'elle, forcé de la raisonner...."

"Enfin, elle avait d'autres goûts, elle n'a pu résister, et ce matin où je me consumais de désespoir en pensant à ma petite Made disparue, j'avais un autre affreux souci. Je savais, depuis la veille, que Ninette, que Germaine m'avait trompé— Avec un bellâtre, un monsieur riche, qui, lui, ne cherchait qu'une aventure facile. —"Jeanne est un geste de compassion qu'il surprit. —"Oh oui, vous pouvez avoir pitié de moi, madame. Figurez-vous ma situation: ces deux malheurs m'accablent ensemble; de plus, dans la nuit, ma femme avait essayé de s'empoisonner avec du laudanum. Ma tête se perdait. Je l'aimais, la malheureuse, je l'aimais quand même. —"Aussi, quand vous m'avez forcé de punir davantage l'épouse dans la mère cruellement châtiée.... —"J'ai cru, j'ai espéré.... oui, que pour son enfant, elle reviendrait au bien, qu'elle se repentait, qu'elle ferait peau neuve. Mon pardon, n'est-ce pas, pouvait, devait la toucher.... Et je l'aimais tant.... Donc, j'ai pardonné. Elle m'a juré qu'elle ne verrait plus cet homme, ainsi qu'une amie qui l'avait aidé à se